



4 minutes de lecture

📺 Cinéma

Norbert Creutz

Publié mardi 10 novembre
2015 à 17:43, modifié mardi
10 novembre 2015 à 17:46.

CINÉMA

Sœur Benedetta (Lidiya Liberman) jugée de près
par des moines. C'est elle qui a fauté. (Film coop)

Marco Bellocchio: «J'ai voulu réaliser un chant de liberté»

Le grand réalisateur italien revient sur les écrans et dans sa chère bourgade de Bobbio avec un énigmatique «Sangue del mio sangue». Rencontre avec un cinéaste plus malicieux que par le passé et plus libre que jamais

Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de rencontrer un grand maître du cinéma italien, race en voie de disparition. En tournée romande pour promouvoir *Sangue del mio sangue*, un de ses rares films à bénéficier d'une sortie suisse, Marco Bellocchio, 75 ans, a tous les attributs du maestro d'autrefois. Comme Antonioni ou Bertolucci, il part volontiers en mode introspectif. Et comme Fellini ou Scola, répond tout en dessinant. Il est aussi de cette génération d'Italiens qui savaient encore le français, un talent largement perdu depuis que s'est constituée l'Europe politique... Apaisé depuis ses débuts rageurs dans les années 1960-70 (*Les Poings dans les poches*, *Au nom du père*) et son long flirt avec la psychanalyse des années

1980-90 (Le Diable au corps, Autour du désir), l'auteur de Buongiorno, notte ressemblerait aujourd'hui à un patriarche n'était sa dégaine juvénile. Et surtout ce feu intérieur qui l'habite toujours, que bien des cinéastes pourraient lui envier.

D'emblée, il qualifie lui-même son nouveau film d'«étrange et imparfait». Petit budget voulu ouvert à l'improvisation et composé de deux récits distincts, Sangue de mio sangue est indissociable de sa conception: tout est parti d'un court-métrage tourné cinq ans plus tôt dans le cadre d'un laboratoire pour apprentis cinéastes, «Fare cinema», déjà à l'origine d'un film précédent, Sorelle Mai. «Il s'agit de la scène de l'emmurement de la nonne et de son triomphe final qui foudroie le cardinal, joué par mon frère Alberto», explique le cinéaste. «Ce petit film s'inspirait de la fameuse histoire de la religieuse de Monza, racontée par Manzoni dans Les Fiancés, d'après une affaire réelle du XVIIe siècle. Bref, j'ai eu envie d'imaginer à mon tour ce qui s'était passé avant, puis d'ajouter un récit actuel plus léger situé dans les même lieux.»



C'est l'ancien couvent-prison de Bobbio, en Emilie-Romagne dans la province de Piacenza, qui fait donc le lien entre les deux parties. «Je connais Bobbio depuis toujours, puisque j'y suis né et que j'y ai tourné mon premier film. Mais je n'ai découvert ces prisons abandonnées qu'en quête de nouveaux décors pour ce laboratoire que j'anime - avec d'autres - depuis une vingtaine d'années fin juillet-début août. Un lieu aussi chargé d'histoire stimule l'imagination. D'où l'idée de ce vieux vampire qui y habiterait aujourd'hui, dans le deuxième épisode qui, lui, s'inspire librement du Revizor de Gogol.»

Contrastes à travers le temps

Malgré une certaine unité thématique - le combat entre le pouvoir et l'amour - les deux parties sont de tonalité très différente, au risque de déstabiliser le spectateur. «C'était à la fois le danger et le pari» reconnaît-il. «Si l'épisode situé au XVIIe siècle est plus tragique et l'épisode contemporain plus satirique, presque grotesque, c'est lié aux changements dans la nature du pouvoir.» Quant au fantastique, Bellocchio se contente de flirter avec, au contraire de son contemporain Dario Argento. «J'aurais pu représenter mon «dernier vampire» de manière traditionnelle, en quête de sang, comme l'a aussi fait Jim Jarmusch récemment, mais je n'en avais pas vraiment besoin. La suggestion suffit. Ce vieux comte-vampire représente l'ordre ancien, la fin d'un pouvoir corrompu fondé sur l'alliance entre l'Eglise et la Démocratie chrétienne qui, en Italie, a dominé toute l'après-guerre.»

Depuis, la «télécratie» de Berlusconi et la mondialisation ont eu raison de ce système, même si un certain clientélisme a survécu. Bobbio n'est plus une bourgade isolée. «Quand j'étais enfant, il n'y avait que deux voitures en ville. Aujourd'hui, chaque famille en a deux! On se rendait à la mairie pour téléphoner et à présent tout le monde a son portable connecté à Internet. Pour moi, la vraie cassure a pourtant eu lieu dans les années 1970, avec l'arrivée de la drogue jusque dans les petites villes, soudain confrontées aux mêmes problèmes que les métropoles.»

« Ce «sang de mon sang», c'est donc la famille dans ce qu'elle a de meilleur mais aussi une malédiction. »

Le titre du film, un peu mystérieux, se réfère aussi à sa propre histoire. «Comme mon protagoniste, j'ai eu un

frère jumeau qui s'est suicidé, que j'avais déjà évoqué dans *Les Yeux, la bouche*. Par ailleurs mes enfants jouent dans le film: mon fils Pier Giorgio, dans le double rôle de Federico Mai, tandis que ma fille Elena incarne la jeune serveuse qui fascine le comte. Ce «sang de mon sang», c'est donc la famille dans ce qu'elle a de meilleur mais aussi une malédiction. Tout est lié. Mais malgré les ambiguïtés, j'ai voulu réaliser un chant de liberté.»

Depuis ce film présenté en compétition à la dernière Mostra de Venise, le bouillant septuagénaire a déjà tourné le suivant: l'adaptation du best-seller du journaliste Massimo Gramellini *Fais de beaux rêves, mon enfant* (*Fai bei sogni*), un roman autobiographique qui raconte la perte de sa mère à l'âge de neuf ans. Une matière qui ne pouvait et qu'on peut déjà espérer découvrir à Cannes l'an prochain.

À propos de l'auteur



Norbert Creutz
@letemps

Articles en relation



La vitalité d'une Italie pas si exsangue
